



LA DICTADURA DE LO COOL

ENTRETIEN AVEC MARCO LAYERA

Dans quels pays trouve-t-on le terme et la classe de « bourgeois-bohèmes » ? Pourquoi y consacrez-vous votre nouveau spectacle ?

Marco Layera : Je constate que cette classe est particulièrement présente sous ce terme aux États-Unis et en France, mais un groupe social aux traits et aux valeurs identiques apparaît dans de nombreux autres pays, où il est seulement désigné par d'autres noms. Au-delà du terme, il est intéressant de définir ce groupe social car d'après moi, il s'impose à notre époque. Cette classe se caractérise par le développement d'un mode de vie qui fait plus que s'accommoder avec le capitalisme, qui y contribue et y adhère, en même temps qu'elle défend des valeurs dites de contre-culture. Il s'agit d'une nouvelle bourgeoisie qui prétend humaniser le capitalisme et se construit en réalité une identité complaisante. Parler de ce groupe social, c'est tenter de définir notre époque, une époque froide et indolente mais dans laquelle, à travers le consumérisme et depuis le confort de nos foyers, ce mode de vie et de pensée nous permet de nous considérer comme des citoyens sensibles, socialement engagés et politiquement actifs.

Les références textuelles qui ont nourri les premières étapes de votre travail sont majoritairement françaises. La France serait-elle particulièrement « visée » par votre compagnie, la Re-Sentida, cette fois ?

Si, au départ du processus créatif, nous avons utilisé certaines références textuelles d'origine française comme *Le Misanthrope* de Molière, certains romans de Michel Houellebecq ou les écrits du Comité invisible, ce spectacle n'a pas pour objectif d'interpeller directement ni spécifiquement la société française mais de circonscrire un groupe social qui est présent tant au Chili que dans toutes les sociétés occidentales, et auquel il semble que j'appartiens moi-même.

Comment considérez-vous un groupe tel que le Comité invisible ? Partage-t-il selon vous le « pseudo humanisme » que vous prêtez aux bourgeois-bohèmes ou propose-t-il un véritable renversement du capitalisme ?

Le diagnostic que dresse le Comité invisible me semble assez réussi. Dans son manifeste *L'Insurrection qui vient*, il est lucide sur les temps que nous traversons et sur ce que nous vivons aujourd'hui. Au-delà de ce que l'on peut ou non partager avec les membres de ce comité dans sa proposition de lutte révolutionnaire, il est intéressant qu'il existe des voix qui fassent apparaître des propositions radicales et qui suscitent un débat capable de secouer le *statu quo* dominant.

Quels sont les mouvements auxquels vous confrontez le confort idéologique de la classe « bobo » ? Vous évoquez notamment les écoles normales au Mexique. Que s'y passe-t-il ?

À l'entame de ce projet, nous avons l'intention de confronter explicitement la forme de participation politique de la classe des bourgeois-bohèmes à des groupes radicaux. Nous avons étudié les cadres où se développent ces derniers. Mais au cours de la création, nous avons décidé de nous centrer sur le monde bourgeois-bohème et d'en adopter le point de vue, c'est-à-dire de ne faire référence à d'autres réalités qu'à partir de cette classe. Les écoles normales rurales au Mexique sont un projet éducatif qui vise à fournir une éducation gratuite aux paysans et aux indigènes des zones les plus défavorisées – et souvent les plus rurales – du pays. Les étudiants participant à ces écoles sont formés comme enseignants et donnent ensuite des cours aux enfants de leurs propres communautés. La mission des écoles rurales – qui existent notamment au Mexique – est de former des enseignants critiques, porteurs d'idéaux révolutionnaires, capables d'employer l'éducation comme un outil d'entente et de transformation sociales. Ces structures ont fait l'objet d'une sévère répression de la part de l'État mexicain pendant des années. En 2014, lors d'un affrontement avec la police, quarante-trois étudiants de l'École normale d'Ayotzinapa furent assassinés. Aujourd'hui encore, on les dit « disparus ».

Qu'incarneront les acteurs de votre spectacle : des bourgeois-bohèmes, d'autres groupes sociaux plus clairement engagés politiquement, ou bien des regards plus extérieurs, comme des sociologues ?

Les acteurs incarnent un groupe de personnes liées au monde artistique et intellectuel d'une capitale, constitué, entre autres, d'une « performeuse », d'un commissaire d'exposition, d'un chorégraphe, d'un journaliste, d'un directeur d'organisation non gouvernementale... Toutes ces personnes revendiquent une « profonde conscience sociale » et tout le monde s'accorde d'ailleurs à la leur reconnaître.

Un fil narratif assemblera-t-il le spectacle ? Une fiction s'instaurera-t-elle ?

Le spectacle est basé sur une fiction que nous avons créée et qui a lieu à Santiago du Chili, la nuit d'un 1^{er} mai. À ce moment-là, pendant que dans les rues se déploie une effervescente ambiance de protestation, un groupe d'amis liés au monde intellectuel et artistique de la capitale se réunit dans une maison pour célébrer la nomination de son propriétaire au poste de Ministre de la Culture. Celui-ci, enfermé dans sa chambre, a décidé de ne pas participer à la fête ni aux réjouissances ou aux félicitations, après avoir pris conscience de l'hypocrisie du cercle social qui l'entoure et de l'inefficacité de l'art bourgeois pour déclencher un changement culturel profond. À partir de cette situation, nous allons réfléchir à la place, au rôle et au potentiel de l'art contemporain, de la culture, de la politique et du style de vie des nouvelles générations bourgeoises dans l'organisation générale du monde d'aujourd'hui.

Une œuvre théâtrale, et plus généralement artistique, qui tend à divertir tout en faisant réfléchir n'est-elle pas une manifestation « bourgeoise-bohème » elle-même ?

En fonction du contexte, on peut dire que quasiment toutes les expressions artistiques sont des manifestations à la fois bourgeoises et bohèmes. Ce qui est intéressant, c'est de se placer dans l'espace de cette contradiction, dans ce paradoxe, et de les mettre en question pour révéler l'impossible confort de cette situation. C'est très confortable de critiquer la pensée, les aspirations, le fonctionnement et le mode de vie des « autres » ; il me semble en revanche plus audacieux et plus révélateur de se livrer aujourd'hui à l'exercice de nous regarder nous-mêmes dans un miroir et de ne pas être tellement complaisants avec ce que nous y voyons. Je pense qu'aujourd'hui même la plus radicale des expressions artistiques ne cesse d'être une manifestation privilégiée qui a lieu dans un espace sécurisé et qui ne permet ni à son auteur ni à ses spectateurs de courir un véritable danger. Dans cette perspective, je crois que la radicalité devrait être recherchée dans la vie plus que dans l'art.

Vous dites vouloir désacraliser la représentation théâtrale. Cela passe-t-il par l'emploi de multiples modes d'expression sur la scène ?

Habituellement, au Chili, le théâtre est considéré comme une discipline artistique solennelle, avec beaucoup de règles et de formalités qui en définitive ne produisent qu'une seule chose : elles instaurent une distance entre le spectateur et ce qu'il voit. Lorsque je parle de désacraliser l'acte théâtral, je veux dire lui donner la fraîcheur et l'impudence qui rendent concret un spectacle vivant, qui livrent une œuvre dont la proximité et l'accessibilité soient capables d'interpeller le spectateur. Quand ils sont utilisés pour atteindre cet objectif, je ne vois pas d'inconvénient à la diversité et à la multiplication des moyens d'expression sur la scène.

La résistance serait-elle aujourd'hui impossible à mettre en place ? Auriez-vous une nostalgie d'un ordre plus strictement autoritaire contre lequel lutter fermement ?

Pour parler clairement de la révolution, je pense qu'aujourd'hui elle n'est pas impossible – si complexe qu'il soit de la mener jusqu'au bout –, même si à notre époque « l'ennemi », pour ainsi dire, est plus diffus. Par exemple, dans mon pays, il s'était personnifié en un monstre appelé Pinochet mais, avec l'arrivée de la démocratie, l'ennemi est devenu invisible. Maintenant rien ne nous opprime, ni autant ni aussi clairement. En substance comme en apparence, nos droits sont protégés. La technologie, les moyens de communication et les drogues se sont démocratisés... Il existe une espèce de « fascisme de l'oisiveté » qui nous rend léthargiques, qui nous engourdit. Nous sommes devenus une sorte de victimes jouissantes et complaisantes du système et, à supposer que nous le désirions, nous n'avons plus rien contre quoi nous battre.

Propos recueillis par Marion Canelas
Traduits de l'espagnol par Loreto Araya

	<p>6 AU 24 JUILLET 2016</p> <p>Tout le Festival sur festival-avignon.com</p> <p>f t i s #FDA16</p>	
---	---	---